

<https://www.dechargelarevue.com/I-D-no-1165-Ce-qu-il-faut-de-patience-pour-perdre-un-enfant-Anne-Barbusse.html>



# I.D n° 1165 : « Ce qu'il faut de patience pour perdre un enfant » (Anne Barbusse)

- Le Magnum - Les I.D -

Publication date: mercredi 10 septembre 2025

---

Copyright © Décharge - Tous droits réservés

---

*Au bout du compte, je suis encore vivante*, lit-on page 31 du copieux ouvrage (180 pages) : *Les mères sont très faciles à tuer*, d'Anne Barbusse, aux éditions *Pourquoi viens-tu si tard ?*. Ce vers marque un rare, très rare, moment d'apaisement dans un océan de malheur, de douleur, annoncé dès l'illustration de couverture par un dessin de Catherine Andrieu intitulée précisément *Douleur*.

(Par coïncidence, l'I.D précédent ([n° 1164](#)) rendait compte du recueil de Catherine Andrieu, *A la marge*, tout au long duquel s'exprimait un mal-être. C'est dans son prolongement, la même tonalité, que s'inscrivent les poèmes qu'Anne Barbusse.)

La matière de ce livre pourrait nourrir un roman, mais c'est bien la forme du poème en vers qu'a choisie l'auteure, poèmes torrentiels, parfois proches de la prose, auxquels on pourrait reprocher, surtout dans les deux dernières parties (le livre en compte quatre) un trop de mots et de phrases comme on a pu reprocher à Mozart un *trop de notes*. Le lecteur alors suffoque.

Les deux premières parties sont plus digestes, mieux composées, constituent un récit dont il nous est fourni peu à peu des indices. Les poèmes sont d'abord des accumulations de notations, discordantes, autant qu'un orchestre qui s'accorde. Puis la situation de la narratrice est posée, déprimante, pathétique, dans une écriture des plus brutes :

diagnostic : perte de l'élan vital  
cela porte un nom en psychiatrie pseudo-scientifique mais  
qu'il mette un nom soulage : je ne suis pas toute seule mais reliée  
à la chaîne des souffrances  
car c'est une souffrance lui dis-je continue, aberrante, incomprise du commun  
des mortels qui travaille et fait des courses au supermarché  
je ne peux faire accéder cet état aux mots seul le psychiatre comprendra  
je prends un nouveau médicament au nom musical de cymbales  
que les substances s'éveillent  
que j'aïlle à la mer

Bref, pour cette femme, dont on ne doute à aucun instant qu'il s'agit de l'auteure, *une vie en charpie*, dont il faut *recoller les morceaux*. Puis est dûment désigné le fauteur de troubles : naguère l'*enfant*, l'adolescent *désormais*, dont il va falloir *faire le deuil*, pire : qu'il va falloir affronter, *enfant ennemi*, enfant étranger retranché derrière son écran et ses jeux vidéo, - selon le point de vue de la mère du moins, le seul qu'on entendra, ce qui met le lecteur en position de témoin dans une affaire dont il reste extérieur : cette *déliquescence d'une famille éconduite et mourante*, pour laquelle il n'a pour juger que le plaidoyer que constitue le livre.

Un exemple dès lors de cette lamentation récriminatrice qui court tout au long de l'œuvre, avec en arrière-plan un constant accompagnement cinématographique, ces nombreuses références filmiques qui évitent heureusement au texte de sombrer dans l'épaisseur d'un naturalisme.

la mère se met au lit avec ses mots de mère  
qu'elle enfouit au fond de sa gorge sans plus personne à qui les dire  
la mère devient folle d'un enfant comme mort  
et le père ne comprend rien de la folie de la mère – folle  
comme celle de Nevers, un jour à Nevers, la fragilité fixe du visage d'Emmanuelle Riva -  
la mère se cache dans l'ombre close des chambres, des appartements des hommes  
elle tâche de se couler dans la vie des autres, des vivants, qu'ils la happent au passage  
qu'ils puissent étayer de leur vie sa marche débilante et pauvre  
la mère ne pleure plus  
la mère a le visage ruiné et l'enfant continue de jouer aux jeux vidéo  
les passants de Nîmes ne savent pas comment finira l'histoire  
les jours passent  
la mère se met au lit avec ses mots de mère qu'elle enfouit  
dans le linceul frileux du poème lézardé – l'enfant est sourd à toute littérature brûlante

Une autofiction documentaire au bout du compte, davantage que poésie ?

PS:

**Repères : Anne Barbusse** : *Les mères sont très faciles à tuer*. Éditions [Pourquoi viens-tu si tard ?](#) (Association Lac - 31 rue Edouard Scoffier - 06300 Nice) 184 p. 14€.